IV

LE GENRE ET LE STYLE HISTORIQUE A ROME : THÉORIE ET PRATIQUE

PAR A. D. LEEMAN
Professeur à l'Université d'Amsterdam

SOMMAIRE. — *Seule des genres littéraires empruntés aux Grecs, l'histoire demeure à peu près intouchée jusqu'à la mort de Cicéron ; c'est qu'en dépit de velléités maintes fois manifestées celui-ci ne pouvait l'aborder « sine cura et negotio ». Ce délai nous a valu de sa part l'élaboration d'une théorie du genre dont les contradictions avec ses autres remarques sur l'historiographie ne sont qu'apparentes. L'examen des diverses formes de l'atticisme et du thucydidisme entre les années 60 et 45 conduit à rendre compte des développements du genre historique entre Salluste et Tacite.*

1. *Les projets de Cicéron dans le domaine de l'histoire et leur échec.*

A la mort de Cicéron, presque tous les genres littéraires grecs avaient déjà été introduits à Rome : dans le domaine de la poésie, l'épopée, la tragédie, la comédie, la poésie didactique et lyrique ; dans celui de la prose, le discours, le traité philosophique, politique et rhétorique. Pourtant, il existait une lacune, d'autant plus curieuse que les Romains se trouvaient avoir des dispositions exceptionnelles pour la combler ; il s'agit de l'historiographie, dont on s'était beaucoup occupé, il est vrai, depuis le IIe siècle av. J.-C., mais sans qu'elle fût devenue un véritable genre littéraire. Dans son premier ouvrage, écrit peu après la mort de Cicéron, Salluste donne sans doute l'explication exacte du fait lorsqu'il dit : *At populo Romano numquam ea copia* (sc. *historicorum*) *fuit, quia optumus quisque maxume negotiosus erat,... optumus quisque facere quam dicere, sua ab aliis bene facta laudari quam ipse aliorum narrare malebat* (*Cat.* c. 8). Il est intéressant de comparer l'explication analogue de Cicéron dans le *De oratore* 2, 55 : *nemo enim studet eloquentiae nostrorum hominum nisi ut in causis atque in foro* (comp.

Salluste : *facere*!) *eluceat; apud Graecos autem eloquentissimi homines remoti a causis forensibus cum ad ceteras res illustras tum ad historiam conscribendam se applicaverunt.* Ainsi l'historiographie était tombée, d'une part, entre les mains d'anciens magistrats et d'hommes de guerre qui y trouvaient de quoi occuper leurs loisirs, et, d'autre part, entre celles de personnages assez douteux et de second ordre. Cicéron fait leur procès à eux tous lorsqu'il met cette exclamation dans la bouche d'Atticus : « *Quid tam exile quam isti omnes?* » (*De leg.* 1, 6). Trois ans avant sa mort, Cicéron constate dans le *Brutus*, en parlant de Sisenna, le meilleur historien de la génération précédente (cf. Sall., *Jug.* 95, 2) : *huius omnis facultas ex historia ipsius perspici potest; quae cum facile omnis vincat superiores tum indicat tamen quantum absit a summo quamque genus hoc scriptionis nondum sit satis Latinis litteris illustratum* (228). Et dans le *De legibus* il avait écrit quelques années auparavant que, même parmi ceux qui venaient après Sisenna, personne n'avait été supérieur à celui-ci : *Omnes adhuc nostros scriptores, nisi qui forte nondum ediderunt* (gentillesse de sa part à l'adresse de Lucceius?)... *facile superavit.*

On sait que Cicéron a été considéré par ses contemporains et par lui-même comme l'homme qui était tout désigné pour combler cette lacune. Comment s'est-il représenté cette tâche et pourquoi n'est-il jamais parvenu à s'y adonner? Tels sont les deux problèmes dont nous parlerons tout d'abord ici[1].

Il est pour la première fois question des travaux historiques de Cicéron dans la lettre bien connue qu'il adresse en 60 à Atticus, où il parle d'un ὑπόμνημα concernant son consulat, écrit en grec, et qui *totum Isocrati myrothecium atque omnis eius discipulorum arculas ac nonnihil etiam Aristotelia pigmenta consumpsit...; quamquam ad me rescripsit iam Rhodo Posidonius se nostrum illud* ὑπόμνημα *cum legeret, quod ad eum ut ornatius de iisdem rebus scriberet miseram, non modo non excitatum esse ad scribendum, sed etiam plane deterritum. quid quaeris? conturbavi Graecam nationem. ita vulgo qui instabant ut darem sibi quod ornarent iam exhibere molestiam destiterunt* (*Att.* 2, 2, 1-2). Il ne s'agit donc pas de *commentarii*

1. Nous reprenons ces problèmes parce que, dans son livre utile *Quomodo Cicero de historia eiusque auctoribus iudicaverit quaeritur* (Jena, 1899), H. Henze donne une interprétation assez vieillie des données, et que, dans un ouvrage récent sur *Cicéron et l'histoire romaine* (Paris, 1953), M. Rambaud traite à mon avis trop brièvement de ce sujet.

dans le sens normal du terme, mais comme Quintilien les envisage : *ita exacti, ut... mihi in memoriam posteritatis videantur esse compositi* (*I. O.* 10, 7, 30). Du point de vue psychologique, le passage est curieux. Il y a deux considérations qui consolent Cicéron du refus poli de Posidonius : J'ai écrit un grec trop parfait, et je ne serai plus importuné par ces « *Graeculi* » — tout ceci empreint de cette ironie envers lui-même et des illusions qu'il se fait, mélange bien caractéristique de la manière de Cicéron[1]. En attendant, il prie Atticus d'assurer, dans la mesure du possible, la diffusion de l'ouvrage en Grèce. C'est donc un ouvrage de tendance nettement propagandiste[2]. Les lettres de l'année suivante nous montrent un Cicéron en pleine crise de dépression morale, incapable de définir son attitude vis-à-vis des puissants du jour. Doit-il chercher un refuge dans la philosophie, ou bien dans la science? (*Ep. ad Att.* 2, 4 ; 5 ; 6). La seule chose qu'il soit capable de coucher par écrit, c'est un ouvrage historique concernant son consulat : *Theopompio genere aut etiam asperiore multo; neque aliud iam quidquam* πολιτεύομαι *nisi odisse improbos* — et il exprime cette haine *nullo cum stomacho, sed potius cum aliqua scribendi voluptate.* Écrire sur la conjuration de Catilina et dire enfin, après s'être tu longtemps, quels y ont été les véritables rôles de César et de Crassus, le soulage. Mais, dit-il, ce seront là des ἀνέκδοτα, *quae tibi uni legamus.* Il est exclu de dire publiquement la vérité, ce qui explique que Cicéron doit de nouveau recourir à une propagande pseudo-historique. Il se rend compte qu'en cette matière mieux vaut laisser faire les autres. En 56, il adresse sa trop célèbre lettre à Lucceius qui, après avoir posé en vain sa candidature pour le consulat en 60, ne s'occupe plus que d'historiographie, sans plus de succès d'ailleurs, à ce qu'il paraît. Pourtant cette lettre, ainsi que son ouvrage de la même époque, le *De oratore*, démontrent que Cicéron lui-même avait des conceptions très précises de l'historiographie. Pourquoi ne s'y est-il pas adonné? Il semble bien que ses contemporains s'en soient déjà étonnés. Dans la *praefatio* au *De legibus*, il se fait adresser par Atticus ces paroles : *Postulatur a te iamdiu, vel flagitatur potius, historia; sic*

1. L'énigme de ce *commentarius* « littéraire » n'a pas été résolue d'une manière satisfaisante par F. Bömer (*Hermes*, 1953, p. 237-238). Nous avons essayé d'en donner une explication psychologique.

2. C'est à juste titre que M. Rambaud attire l'attention sur le caractère de propagande de l'activité (pseudo)historiographique de Cicéron dans les années qui suivirent son consulat.

enim putant te illam tractante effici posse ut in hoc etiam genere Graeciae nihil cedamus (1, 5). Dans sa réponse, qui, de toute évidence, veut être une excuse auprès du public, Cicéron dit que, pour ce genre de travail, il faut deux choses : *et cura vacare et negotio* (9). Il espère que, plus tard, il pourra s'y adonner *senectutis non inertis grato honestoque munere,* et il souligne qu'alors il écrira, non pas l'histoire d'une époque reculée, mais bien celle de Pompée et la sienne propre, c'est-à-dire exactement ce que traitera Salluste dans ses *Historiae.* Mais lorsque, pendant les années 46 et suivantes, le moment des loisirs semble enfin venu pour Cicéron, ce n'est pas à l'histoire qu'il se voue, mais à la philosophie : *Philosophia iacuit usque ad hanc aetatem nec ullum habuit lumen litterarum latinarum,* déclare-t-il dans la préface aux *Tusculanae disputationes* (1, 5). Et un peu plus loin : *Hanc enim perfectam philosophiam semper iudicavi, quae de maximis quaestionibus copiose posset ornateque dicere* (1, 7)[1].

Le problème qui se pose ici est donc le suivant : pourquoi la philosophie a-t-elle pris la place de l'historiographie qu'il nous avait annoncée en 52 av. J.-C.? Dans son livre sur *Cicéron et l'histoire romaine* (p. 117 et suiv.), M. Rambaud répond à cette question en remarquant que le travail historiographique prend beaucoup plus de temps que la mise en latin d'écrits philosophiques grecs ; mais il attache surtout de l'importance au besoin spirituel qu'éprouvait Cicéron d'une *consolatio philosophiae,* consolation que l'historiographie n'aurait pu lui donner. C'est une solution qu'il nous est difficile d'accepter. D'abord, la lettre citée plus haut démontre que l'histoire était certainement capable de lui donner un sentiment de soulagement, mais à condition qu'il pût s'y consacrer en toute franchise et en toute liberté. Ensuite, il y a un certain nombre d'affirmations de Cicéron lui-même qui vont dans un autre sens. Dans le *Brutus,* il affirme qu'il se gardera de juger les vivants (46). Et déjà dans le *De republica* il n'a pas écouté les conseils d'un certain Sallustius qui l'invite à transposer les débats dans l'époque contemporaine et à y prendre part, *ne in nostra tempora incurrens offenderem quempiam* (*Q. fr.* 3, 51). Cicéron se rendait trop bien compte que sous la dictature de César il était impossible d'écrire

1. Dans la *R. É. L.*, t. XXVIII (1950), p. 145 et suiv., M. Poncelet a signalé quelques-unes des conséquences philosophiques de cet idéal stylistique.

l'histoire telle qu'il l'aurait voulue. En outre, les mois fébriles qui ont suivi les Ides de mars ne lui ont certes pas donné le privilège de *cura vacare et negotio*. A peu près un mois et demi après la mort de César, il écrit à Atticus : *Et hortaris me ut historias scribam? ut colligem eorum scelera a quibus etiam nunc obsidemur?* (*Att.* 14, 14, 5). Et un peu plus tard : *Minore periculo existimo contra illas nefarias partes vivo tyranno dici potuisse quam mortuo* (*Att.* 14, 17, 6). Mais Atticus, qui probablement se voyait déjà lui-même éditer l'ouvrage historique de Cicéron, attendu avec tant d'impatience, continue à insister auprès de lui, et non sans quelque succès à ce qu'il paraît. Dans la lettre *Att.* 16, 13 c, de novembre 44, nous lisons : *Ardeo studio historiae — incredibiliter enim me commovet tua cohortatio — quae quidem nec institui nec effici potest sine tua ope.* Cela se réalisera-t-il? Lorsque, un an plus tard, il sera assassiné, à soixante-deux ans, par les partisans de César, il ne laissera que l'ἀνέκδοτον *De consiliis suis, retractatio* de la conjuration de Catilina dont il n'a pas pu parler sincèrement durant toute sa vie. Il a bien eu des loisirs, et il en a profité, mais la *cura* a continué à lui peser, et jamais il n'a pu dire, comme le fera Salluste un an plus tard : *Mihi a spe metu partibus rei publicae animus liber erat* (*Cat.* 5, 2). Les rêves de Cicéron historien ne se sont pas réalisés — « zu seinem Glück », suggère Norden (*Die antike Kunstprosa*, p. 200) ; « pour notre malheur », suggère M. Rambaud (dans l'ouvrage cité), se rangeant ainsi à l'opinion de Cornélius Nepos, qui dit : *Vnum hoc genus latinarum litterarum... omnino rude atque inchoatum Ciceronis morte relictum ; ille Cicero fuit unus qui potuerit et etiam debuerit historiam digna voce pronuntiare* (*Peter fr.* 40) [1].

Or, déjà en 25 av. J.-C., donc moins de vingt ans après la mort de Cicéron, Tite-Live parle dans sa préface de *novi semper scriptores* (*rerum*), et il se console d'un échec éventuel par la *nobilitas* et la *magnitudo eorum qui nomini officient meo*. Il est curieux de constater qu'en effet après la mort de Cicéron apparaît toute une génération d'historiens, dont Salluste, Asinius Pollion et Tite-Live sont restés pour nous les plus connus. En peu de temps, ils comblent

1. Ailleurs, il cherche une consolation dans les lettres de Cicéron : *quae qui legat non multum desideret historiam contextam illorum temporum* (*Vita Attici* 16, 2) ; mais le point de vue est différent ici.

Il est curieux que Nepos passe sous silence les premières œuvres de Salluste, tout comme d'ailleurs ses propres écrits semi-historiques (comp. *Vita Pelop.* 1).

dans la littérature latine la grave lacune que ressentaient les contemporains.

2. — *L'historiographie idéale telle que la concevait Cicéron, et les Commentaires de César.*

Cet épanouissement tardif de l'historiographie latine a eu pour nous des avantages inestimables. En effet, les hésitations et les projets de Cicéron l'ont amené à réfléchir longuement sur la loi du genre, comme le prouvent de multiples passages de ses œuvres. Il vaut la peine d'interpréter ces passages, de les comparer entre eux et de les confronter avec la pratique de la génération suivante. C'est surtout Norden qui, dans son livre *Die antike Kunstprosa*, a fait œuvre d'initiateur sur ce sujet, mais, d'une part, ses développements doivent être corrigés et, d'autre part, ils peuvent être poussés beaucoup plus loin. En outre, il y a eu ces dernières années quelques fausses interprétations, à notre avis, dans ce domaine. Nous reprendrons la question en nous bornant à l'aspect littéraire du style historique et laissant de côté la méthodologie historique. Ainsi nous mettrons en évidence un aspect qui, pour les anciens eux-mêmes, a été infiniment plus important qu'il ne peut l'être pour les modernes.

On se rappelle que dans la préface du *De legibus* Atticus incite Cicéron à pratiquer l'historiographie, *quippe cum sit opus, ut tibi quidem videri solet, unum hoc oratorium maxime.* On a souvent soupçonné l'expression *opus oratorium* de désigner l'historiographie rhétorique, c'est-à-dire un genre où la vérité est submergée sous des flots de « topoi[1] ». Mais le passage auquel se rapportent de toute évidence les paroles d'Atticus prouve que *opus oratorium* n'implique pas cette nuance. On peut trouver ce passage dans le *De oratore*, publié trois ans auparavant, où Cicéron donne un bref aperçu d'une théorie de l'historiographie (2, 62 et suiv.)[2]. Comme *prima lex*, il cite la *veritas*. La *rerum ratio* comprend la chronologie

1. Cf. J. Bayet, *Tite-Live*, I, Introd., p. LIV ; aussi les pages un peu vagues que Gaston Boissier a consacrées à l'expression *opus oratorium* (Tacite, ch. II, 1).

2. Il dit que, dans les manuels de rhétorique, il n'a jamais pu trouver un passage concernant uniquement l'historiographie. Un peu trop rapidement, M. Rambaud en tire la conclusion que, par conséquent, il n'y avait pas de théorie hellénistique concernant l'historiographie. Il est pourtant hors de doute qu'aussi bien dans les œuvres d'historiens (Polybe !) que dans celles des savants (Théophraste, περὶ ἱστορίας) il y a eu de tels passages.

et la topographie, *consilia acta eventus*, le comment (*quomodo*) et le pourquoi (*causae*), et les caractères des personnalités de premier plan. Il n'y a qu'un seul élément subjectif, qui est le *significare quid probet scriptor*. Voilà une théorie « pragmatique » de l'historiographie digne d'un Polybe. Mais pourquoi alors *opus oratorium*? L'orateur était précisément rompu à la pratique de l'*inventio* et de la *dispositio*, il est capable de faire un choix dans la pluralité des données et de les présenter de façon ordonnée, il est capable d'aller du particulier au général.

Mais c'est le troisième *officium oratoris*, l'élocution, qui joue peut-être le rôle le plus important pour l'historien : *Verborum autem ratio et genus orationis fusum atque tractum et cum lenitate quadam aequabiliter profluens, sine hac iudiciali asperitate et sine sententiarum forensibus aculeis, persequendum est* (2, 64). Le type de style qu'il définit ici est de toute évidence le *genus medium* d'Isocrate, un style agréable, qui arrondit ses périodes, qui se sert avec mesure de figures de rhétorique, où la ἡδονή se combine avec la διδαχή, mais d'où tout πάθος est banni. C'est le style des historiens de l'école d'Isocrate, Éphore et Théopompe. Dans un passage qui précède immédiatement celui que nous venons de citer, Cicéron a indiqué combien les historiens romains étaient restés jusqu'alors en dessous de ces exigences stylistiques. Faisant plus ou moins exception pour Coelius Antipater — en 91 av. J.-C. Sisenna n'avait encore rien publié — il prétend que ce sont des auteurs *qui neque tenent quibus rebus ornetur oratio... et dum intellegatur quid dicant unam dicendi laudem putant esse brevitatem... non exornatores rerum, sed tantummodo narratores fuerunt.*

Par le contexte, il est clair que *orationem ornare* ne veut guère dire autre chose que *res ornare*. Un *exornator rerum* n'est donc pas quelqu'un qui essaie d'enjoliver et de charger la réalité (ce serait en contradiction directe avec l'obligation de la *veritas*, dont il est question quelques lignes plus bas), mais c'est quelqu'un qui s'exprime dans un style agréable. Cette interprétation est confirmée par le passage du *De oratore* qui définit ainsi l'élocution : *ea (quae inventa et disposita sunt) vestire atque ornare oratione* (1, 142). C'est également dans ce sens que nous devons interpréter ces paroles de la préface du *De legibus* : « Toi, Cicéron, tu dois à la patrie d'écrire son histoire, *ut ea quae salva per te est, per te eundem sit ornata.* »

Il s'agit ici, bien entendu, moins des vertus stylistiques de *latinitas* et *perspicuitas* que de l'*ornatus* au sens le plus strict du mot. Dans le *De oratore* 3, 104, nous lisons, sous la rubrique *ornata dictio* : *Summa autem laus eloquentiae est amplificare rem ornando.* L'αὔξησις est donc considérée comme la partie la plus « savante » de l'*ornatus ;* seulement c'est un procédé dont on se sert non pas pour le *genus medium*, mais pour le *genus sublime*, le παθητικόν, que Cicéron exclut expressément de l'historiographie.

Examinons maintenant la lettre à Lucceius, *quae sane ipsa non erubescit, verum eum qui legit tantum non erubescere cogit*, écrite à peu près à la même époque que le *De oratore*. Cicéron demande à Lucceius « *ut ornes me* », formule qui s'explique par le développement suivant : *ut ornes ea vehementius etiam quam fortasse sentis, et in eo leges historiae neglegas... amorique nostro plusculum etiam quam concedet veritas largiare.* Bel exemple, se sont écriés les détracteurs de Cicéron, de la distance qu'il y a chez Cicéron de la théorie à la pratique ! La réalité est pourtant beaucoup moins simple. Il faut, quand on lit quelque affirmation de Cicéron, prendre en considération la situation où il se trouve au moment de la rédaction. Son état d'esprit nous apparaît dans la lettre *Att.* 4, 6, où il parle de sa lettre à Lucceius[1] : *Quid foedius quam nostra vita, praecipue mea?... si loquor de re publica quod oportet, insanus, si quod opus est, servus existimor, si taceo, oppressus et captus.* Voilà le vrai conflit, qui est entre le sens de sa *dignitas* et la pratique de sa *gratia* auprès du triumvirat. Quand il exprime l'espoir *ut et ceteri viventibus nobis ex libris tuis nos cognoscant et nosmet ipsi vivi gloriola nostra perfruamur*, c'est qu'il cherche dans le passé un contrepoids à l'opprobre du présent. « C'est une propagande, semblable à celle des autres politiciens », déclare M. Rambaud (*op. cit.*, p. 18). C'est aussi un rêve, où il se veut présenté en héros, tout comme dans l'épopée qui célèbre son consulat.

Quels seront maintenant les traits caractéristiques que Cicéron compte trouver dans l'ouvrage de Lucceius? Tout d'abord, ce sera un ouvrage pseudo-historique (*leges historiae neglegas*), dont le principal personnage sera Cicéron (*ornes me ;* cf. *De leg.* : *patriam*

1. *Fac ut ab eo sumas ; valde bella est.* On voit que Cicéron n'éprouve aucune gêne dans cette lettre, du moins envers Atticus. Mlle Guillemin a même essayé de prouver que cette lettre était destinée à la publication (*R. É. L.*, t. XVI, 1938, p. 96 et suiv.).

ornare) ; ce doit être une monographie sous la forme d'un récit dramatique (*fabula*) qui retienne l'attention du lecteur par les *fortunae vicissitudines* et qui lui inspire *admirationem, expectationem, laetitiam, molestiam, spem, timorem.* A juste titre, on a cru retrouver dans cet aperçu les traits d'un certain procédé historiographique bien défini, celui des historiens « péripatéticiens » qui s'inspirent de la théorie aristotélicienne du drame[1]. Des historiens comme Callisthène, Clitarque, Douris, Phylarque s'efforcent de créer chez le lecteur, par une κάθαρσις παθημάτων, un sentiment de ἡδονή, tout en négligeant l'élément de διδαχή que prescrit Isocrate[2]. Leur style diffère entièrement de celui de l'école isocratique, ce style agréable et sans heurts, que Cicéron propose pour modèle un an plus tard dans le *De oratore.* La conclusion qui me semble s'imposer, c'est qu'on n'a pas le droit de dire que le passage du *De oratore* s'oppose à la lettre à Lucceius comme la théorie s'oppose à la pratique, mais comme une situation s'oppose à une autre, un état d'esprit à un autre, un courant littéraire à un autre.

Outre ces deux passages circonstanciés, Cicéron ne parle ailleurs qu'assez brièvement de l'historiographie. Comme nous avons vu, il reproche aux anciens Annalistes un manque d'*ornatus* et un souci trop exclusif de *brevitas.* Cicéron n'aime pas du tout cette συντομία. N'avait-il pas été appelé par César dans son *De analogia* « *copiae princeps et inventor* »? En fait, *copia* et *ubertas* sont des notions qui reviennent régulièrement dans ses ouvrages de rhétorique ; cf. *Brutus,* 50 : *Brevitas autem laus est interdum in aliqua parte dicendi, in universa eloquentia laudem non habet.* Il est vraisemblable que dans cette réprobation de la *brevitas* il y a une critique polémique à l'adresse des atticistes qui, à leur tour, protestaient contre cette *redundantia asiana* qu'ils croyaient discerner chez Cicéron[3]. Quelle est la *pars eloquentiae* où la *brevitas* est « quelquefois louable »? Cicéron, qui avait blâmé les historiens annalistes préci-

1. Cf. l'étude récente concernant ce sujet de W. J. Verdenius, dans *Recueil d'études de philosophie ancienne et médiévale, offert à Monseigneur A. Mansion,* Louvain, 1955.

2. Malgré quelques réserves, les considérations de R. Reitzenstein, dans *Hellenistische Wundererzählungen,* p. 84 et suiv., restent valables ; à consulter également P. Scheller, *De hellenistica historiae conscribendae arte* (thèse Leipzig, 1911), p. 79 et suiv., et Mlle Guillemin, *op. cit.* M. Rambaud passe sous silence le caractère théorique de l'aperçu de Cicéron, ce qui est conforme à son idée que, avant le *De oratore* 2, 62 et suiv., il n'avait pas de théories historiographiques.

3. Tout le monde connaît les passages relatifs à ce sujet chez Quint., *I. O.* 12, 10, 12, et chez Tac., *Dial.* 18.

sément à cause de leur unique souci de *brevitas* (*unam dicendi laudem putant esse brevitatem*) et de *perspicuitas* (*dum intellegatur quid dicant* : 2, 53), nous prépare ici une surprise. Dans le *Brutus*, 262, il sera amené à parler du style des *Commentarii* de César : *Nudi enim sunt, recti et venusti, omni ornatu orationis tamquam veste detracta ; sed dum voluit alios habere parata unde sumerent qui vellent scribere historiam, ineptis gratum fortasse fecit, qui volent illa calamistris inurere : sanos quidem homines a scribendo deterruit.* Pour expliquer ces louanges enthousiastes, il se base sur un jugement plus général : *Nihil est enim in historia pura et ilustri brevitate dulcius.* C'est-à-dire que ce que demande surtout le genre historique, c'est *elegantia* (*pura*), *perspicuitas* (*illustris*), *brevitas*, donc toutes des qualités dont Cicéron ne cesse de répéter dans le *Brutus* que ce ne sont pas des vertus d'orateur — ajoutons en pensée : comme le croient les atticistes ; ces idéaux stylistiques sont parfaits dans un ouvrage historique, mais ne valent rien pour un orateur. Or, César orateur s'est servi d'un tout autre style : *Ad hanc elegantiam verborum latinorum quae etiam si orator non sis et sis ingenuus civis Romanus tamen necessaria est, adiungit illa oratoria ornamenta dicendi* (261). Cicéron oppose donc les *commentarii* « nus » aux discours « habillés » de César : « Vous autres, atticistes, veut-il dire, vous admirez les Commentaires de César. Ils sont admirables... en tant qu'ouvrages d'histoire, mais l'art de l'orateur demande plus, aussi César lui accorde-t-il plus dans ses discours. » Le jugement de Cicéron est « relatif », et fonctionnellement déterminé. Il répond ainsi à l'enthousiasme avec lequel avaient été accueillis les Commentaires de César, enthousiasme dont les atticistes, sans aucun doute, tiraient parti [1]. En considérant ce jugement d'un point de vue absolu, on le voit immédiatement neutralisé par l'affirmation, dans ce même *Brutus*, que l'historiographie reste un *genus litteris latinis*

1. En même temps, Cicéron répond à la remarque courtoise de César dans le *De analogia* et adoucit ce qu'il pouvait y avoir de trop rude dans sa remarquable franchise politique dans le *Brutus* (cf. M. Gelzer, *Philol.*, 93, 1938, p. 128 et suiv.).

Un peu trop vague est l'opinion de Norden : « ... nicht seine wahre Herzensmeinung, die sich vielmehr in jenem famosen Brief an Atticus (2, 1, 1 f.) verrät » (inexact, à notre avis ; cf. plus haut, p. 188) : *Die antike Kunstprosa*, p. 94, n. 1. Tout à fait inexacte est l'opinion de M. Ch. Hyart dans sa thèse récente *Les origines du style indirect latin* (Liège, 1954), p. 185 : « Un tel compliment de la part de Cicéron prouve que la conception du genre historique était sensiblement la même chez le vainqueur des Gaules et chez l'auteur du *Brutus* » (cf. mon compte rendu dans *Museum*, 1955). Je n'accepte non plus l'opinion de F. Bömer, *op. cit.*, p. 250 : « ... sogar einem Kritiker wie Cicero höchste Bewunderung abnötigte ».

nondum satis illustratum. César est un *narrator rerum* et non pas un *exornator rerum.* Il indique d'ailleurs lui-même par le titre de *Commentarii* qu'il n'avait pas songé à écrire une œuvre dans la tradition de l'historiographie littéraire[1].

Il est curieux de constater que les excellentes qualités des Commentaires et le jugement de Cicéron ont encore engendré un genre littéraire, mais qui disparaîtra peu de temps après. Dans la préface du VIII^e^ livre du *De bello Gallico,* Hirtius répète le jugement de Cicéron, mais maintenant sous sa forme absolue[2], et il imite le style de César, tout comme l'auteur du *Bellum Alexandrinum.* Ainsi les Commentaires de César ont peut-être augmenté le nombre des formes possibles du style historique ; mais César n'a pas été le créateur d'un vrai style historique romain, ni de l'avis de Cicéron, ni au gré de la postérité ; on sait que dans le X^e^ livre de Quintilien César n'est pas mentionné parmi les historiens.

3. — *Atticisme et « thucydidisme » : Salluste et Asinius Pollion.*

Peu après le *Brutus,* Cicéron reprend dans l'*Orator* à peu près les mêmes idées qu'il avait déjà exprimées dans son *De oratore.* Il parle tout d'abord du genre épidéictique qui ne vise pas tant à la *persuasio* qu'à la *delectatio,* effet qu'il faut obtenir par des figures de style, des métaphores poétiques et des *fabulae* intercalées : *Huic generi (demonstrativo) historia finitima est, in qua et narratur ornate et regio saepe aut pugna describitur ; interponuntur etiam contiones et hortationes, sed in his tracta quaedam et fluens expetitur, non haec contorta et acris oratio* (66). Bien qu'on ne puisse donc pas dire d'emblée que l'historiographie appartient au genre épidéictique[3],

1. La question du genre des *Commentarii* est très compliquée. Je renvoie mon lecteur à la dissertation savante de Franz Bömer, *Der Commentarius, zur Vorgeschichte und literarischen Form der Schriften Caesars, Hermes,* 81, 1953, p. 210 et suiv. Il a essayé de démontrer que *commentarius* a un sens fondamentalement romain de « Amtsbuch », qui doit être distingué de celui de « Entwurf », « Skizze ». Il n'en reste pourtant pas moins vrai que Cicéron aussi bien qu'Hirtius ont conçu le titre de l'œuvre de César dans le deuxième sens. Le dernier souligne aussi la *facilitas* et la *celeritas* de la rédaction (*B. G.* 8, 1, 6).

2. *B. G.* 8, 1, 4-5 : *Constat enim inter omnis nihil tam operose ab aliis esse perfectum quod non horum elegantia commentariorum superetur ; qui sunt editi ne scientia tantarum rerum scriptoribus desit, adeoque probantur omnium iudicio ut praerepta, non praebita facultas scriptoribus videatur.*

3. C'est ce qu'a souligné dernièrement M. Defourny dans *Histoire et éloquence d'après Cicéron, Les ét. class.,* 1953.

elle en reste très près : le style qui lui convient est une *tracta et fluens oratio*, le style « moyen » d'Isocrate qui se sert d'*ornamenta oratoria* et d'un coloris légèrement poétique. Nous sommes donc très loin de la *nuda brevitas* de César, comme d'ailleurs aussi du pathos émouvant des historiens « péripatéticiens ».

C'est surtout sur la fin du passage que nous voudrions attirer l'attention : *Non haec (forensis) contorta et acris oratio ;* ce qui nous rappelle le *De oratore* 2, 64 : *sine hac iudiciali asperitate et sine sententiarum forensibus aculeis.* Il faut, pour bien comprendre le développement du style historique à Rome, confronter ces textes avec un passage de Pline le Jeune, *Ep.* 5, 8, qui compare également les styles oratoire et historique[1] : *Habet quidem oratio et historia multa communia, sed plura diversa in his ipsis quae communia videntur. Narrat illa, narrat haec, sed aliter ; huic pleraque humilia et sordida et ex medio petita, — illi omnia recondita, splendida, excelsa conveniunt ; hanc saepius ossa, musculi nervi, — illam tori quidam et quasi iubae decent ; haec vel maxime vi, amaritudine, instantia, — illa tractu et suavitate atque etiam dulcedine placet ; postremo alia verba, alius sonus, alia constructio* (9-10). On peut être tenté, en lisant ce passage, de considérer la série *haec — huic — hanc — haec*, qui grammaticalement se rapporte à *historia*, comme visant en réalité *oratio*, qui par l'esprit est le plus proche de l'écrivain[2]. Mais des difficultés s'opposent à cette interprétation : d'abord le passage serait alors en contradiction avec le paragraphe 4 : *orationi enim et carmini parva gratia, nisi eloquentia est summa ;* d'autre part, il y a les mots qui terminent la « syncrisis » au par. 11 : *nam plurimum*

1. Mlle Guillemin, dans *Plinius et la vie littéraire de son temps* (Paris, 1929), p. 132, retrouve l'exemple de Pline dans la lettre déjà citée de Cicéron, *Att.* 16, 13 c 2 ; les mots *aliorum famam cum sua extendere* rappellent aussi la lettre à Lucceius (cf. *Fam.* 5, 12, 6 fin.).

2. C'est bien ce que fait aussi Mlle Guillemin dans son édition, *Lettres*, II, p. 76, note 1. Elle ne relève pas la lettre en question dans son livre, cité ci-dessus, pas plus d'ailleurs que ne l'avait fait Norden dans *Die antike Kunstprosa* (cf. p. 84). M. Durry lui aussi se déclare pour l'explication traditionnelle dans l'introduction de son *Panégyrique de Trajan* (thèse Paris, 1938), p. 70 : « ... on en arrive à douter de l'explication traditionnelle,... mais elle est confirmée par des textes de Cicéron, de Quintilien, de Pline lui-même ». Pour l'explication contraire, il nous renvoie à l'article d'Eussner, dans *Bl. bayr. Gymn.* 22, 1881, p. 391-394 (résumé dans *Bursian Jahresber.* 35, 1883, p. 176) ; bien au contraire, celui-ci a essayé de défendre l'explication traditionnelle (contre C. de la Berge, *Essai sur le règne de Trajan*, Paris, 1877). Notre explication hétérodoxe se fonde uniquement sur le texte de cette lettre même, ce qui nous paraît une méthode plus saine que la comparaison avec d'autres textes.

Il est curieux que M. Durry constate que le *Panégyrique* a un caractère plus ou moins « historique », qu'il doit beaucoup à Salluste et à Tite-Live, et qu'il annonce l'auteur des *Annales* !

refert, ut Thucydides ait, κτῆμα *sit an* ἀγώνισμα, *quorum alterum* (*scil.* ἀγώνισμα) *oratio, alterum historia est;* à moins de supposer que Pline ait ignoré le sens du mot ἀγώνισμα, il faut bien admettre que sa conception du style oratoire est nettement « épidéictique » (*delectatio, dulcedo*), tandis que le style historique est devenu en quelque sorte « *forensis* », véhément et âpre[1].

Comment expliquer ce revirement du « cicéronien » Pline? Il a écrit cette lettre vers 106 ap. J.-C., vers la même époque où son ami Tacite écrivait ses *Historiae.* Et derrière Tacite se dresse l'ombre de Thucydide, dont le style fort controversé a sans doute fait l'objet de maintes discussions littéraires entre les deux amis. Ce ne sont ni Hérodote, ni Xénophon, ni les historiens de l'école d'Isocrate qui font autorité à leurs yeux en ce qui concerne le style historique, mais c'est Thucydide que Pline cite dans sa lettre, dont Tacite imite la σεμνότης, et qu'avait déjà imité auparavant le « Thucydide de la littérature latine », Salluste[2]. Et nous voilà donc revenus à notre point de départ : la dernière génération d'écrivains de la république.

De notre point de vue, il y a une question qu'on doit poser maintenant : faut-il considérer le « thucydidisme » *ex professo* de Salluste comme quelque chose d'absolument nouveau, comme une création tout à fait originale, ou bien trouvons-nous dans les considérations théoriques de Cicéron des indices que c'est « une chose dans l'air[3] »? Qu'en 46 l'imitation de Thucydide fût depuis quelque temps « dans l'air », cela ressort clairement de l'*Orator,* 30 : *Aliqui se Thucydidios esse profitentur, novum quoddam imperitorum et inauditum genus.* C'est que Thucydide, dont le manque de *perspicuitas* était généralement connu, n'était pas fait pour être un modèle à imiter pour les orateurs. Peu de temps auparavant, dans un passage bien connu du *Brutus,* où Cicéron, à propos de Calvus, attaque

1. Il y a une analogie frappante dans l'opposition entre l'idéal cicéronien du style philosophique (*Or.* 64 : *mollis... et umbratilis... nihil iratum... nihil atrox...*) et ce que demande Lucilius dans Sén., *Ep.* 100, 8 : *oratorius vigor stimulique... et subiti ictus sententiarum,* 10 : *sit aliquid oratorie acre, tragice grande, comice exile!*

2. Velleius 2, 36, 2 : *aemulus Thucydidis;* Quint., *I. O.* 10, 1, 101 : *nec Thucydidi Sallustium opposuisse verear.* Qu'il me soit permis, pour la littérature concernant les formes de cette imitation, de m'en référer à ma *Bibliography of Sallust* (Leiden, 1952).

3. Cf., surtout, Norden, *Die antike Kunstprosa,* p. 201 ; H. G. Strebel, *Wertung und Wirkung des thucydideischen Geschichtswerkes in der griechisch-römischen Literatur* (thèse Munich, 1935), ch. III.

l'atticisme en général, il avait cité en exemple — en s'adressant aux imitateurs de Lysias — Démosthène et Démétrius de Phalère, orateurs bien attiques, qui pourtant étaient tout autrement orientés. Alors il fait dire à ses antagonistes : « *Thucydidem imitamur.* » « *Optime*, répond Cicéron, *si historiam scribere, non si causas dicere cogitatis* » (287). C'est un passage auquel nous devons nous arrêter un moment, parce que M. Rambaud, dans son livre *Cicéron et l'histoire romaine* (1953), p. 123 et suiv., a énoncé cette thèse paradoxale que c'est Salluste qui a réalisé l'idéal cicéronien de l'historiographie [1].

Parlant des discours dans l'œuvre de Thucydide, Cicéron dit lui-même : *Orationes autem quas interposuit — multae enim sunt — eas ego laudare soleo ; imitari neque possim si velim, nec velim fortasse si possim.* Il n'aurait pu exprimer avec plus de force à quel point leurs talents sont incompatibles. Thucydide est pour lui un auteur préclassique, archaïque ; « s'il avait vécu plus tard, il aurait été plus mûr et plus agréable à lire » (288). Voilà donc la véritable opinion de Cicéron, tandis que, étant donné le contexte, il ne faut voir dans le « *optime si...* » qu'une concession rhétorique. En effet, Cicéron prescrit de se servir d'un autre style pour l'historiographie que pour l'éloquence du *forum*. Quelques instants auparavant, il a blâmé Démocharès, parce que celui-ci avait écrit un ouvrage d'histoire *non tam historico quam oratorio genere* (*dicendi*) (286). Dans l'*Orator*, il souligne que les styles historique et oratoire sont deux styles différents, même si le premier reste assez proche du genre épidéictique, et il demande de l'histoire qu'elle soit écrite dans un style coulant, aux périodes bien arrondies, *Isocrateo Theopompeoque more* (207) [2].

Partout où il exprime sa propre conviction, Cicéron reste fidèle à ses idées sur le style historiographique, depuis du *De oratore* jusqu'à l'*Orator*. Certains écarts ne sont qu'apparents et peuvent toujours s'expliquer par le contexte. « Le sens des expressions cicéro-

1. Cette thèse a été adoptée par M. Boyancé dans son compte rendu, *R. É. L.*, t. XXXI, 1953, p. 414 et suiv. ; cf. p. 416 : « Cicéron admet en histoire un style fort différent de celui qui convient aux discours. Il loue Thucydide. En réalité, il loue aussi Hérodote ; il admet toutes les manières, sauf la rhétorique ! » Inutile de remarquer que cette opinion ne nous satisfait pas.

2. Cicéron aime, en effet, aussi à louer Hérodote. A ce qu'il paraît, il voit en lui un « isocratique » avant la lettre. Il ne semble pas avoir remarqué qu'en réalité Hérodote est beaucoup plus « archaïque » que Thucydide.

niennes, délicates en elles-mêmes, ne peut être précisé que par l'interprétation d'un contexte lui-même très enveloppé », dit M. J. Bayet à juste titre dans une note de l'Introduction à son édition de Tite-Live (p. LIV). Nous pourrions donc dire, en nous servant d'un paradoxe, que, pour Cicéron, l'historiographie reste un *opus oratorium*, mais qui ne doit pas être exécuté *genere oratorio*[1]. Nous ne saurions imaginer un Cicéron écrivant un livre d'histoire à la façon de Thucydide[2], pas plus d'ailleurs qu'un Salluste s'inspirant du style de Xénophon ou d'Éphore. Le fameux apophthegme de Norden qui dit « Der Stil war im Altertum nicht der Mensch selbst, sondern ein Gewand, das er nach Belieben wechseln konnte », ne saurait s'appliquer même à un styliste aussi « polyphone » que Cicéron.

Jusqu'ici, nous avons examiné la « situation » historiographique au moment des débuts de Salluste à l'aide de remarques qu'a faites Cicéron à ce sujet. Malheureusement, nous ne connaissons la critique littéraire de l'hellénisme que très imparfaitement, et bien qu'il soit hors de doute que Cicéron lui-même était déjà au courant des théories grecques de l'historiographie, il n'en reste pas moins que le premier ouvrage que nous connaissons dans ce domaine depuis Théophraste n'a été écrit qu'après sa mort. Nous savons qu'un rhéteur judéo-grec et atticiste, Cécilius de Calacte, qui travaillait à Rome, a composé deux ouvrages concernant l'historiographie. Quoi qu'on pense des rapports qui existent entre la théorie littéraire et la littérature[3], la conservation de ces écrits nous aurait rendu d'inestimables services. Étant donné l'état de choses tel qu'il est, nous devons nous contenter d'un passage emprunté

1. Après l'étude de M. Boyancé, *Cicéron et l'histoire*, *Brut.* 41-43, *Mél. Radet*, p. 388 et suiv., il est à peine nécessaire d'insister sur le mot, dont on a souvent abusé, dans le *Brutus* 42 : *concessum est rhetoribus ementiri in historiis, ut aliquid dicere possint argutius.* Cicéron aime à imiter l'ironie socratique aussi à d'autres endroits dans le *Brutus*, et dans ce cas il le fait avec beaucoup de succès. C'est ce qui fait ressortir encore davantage la différence qu'il y a entre l'historiographie rhétorique et « tragique » à la Clitarque et l'historiographie « historique », si l'on peut dire.

2. Ce qui ne veut pas dire qu'il n'admire pas Thucydide ou, plutôt, qu'il n'a pas de respect pour lui (cf. le *De or.* 2, 56).

3. Cf. Mlle Guillemin, parlant de *Pline et la vie littéraire de son temps* (p. 67) : « La doctrine et la pratique, les querelles d'école et l'évolution artistique poursuivaient leur chemin parallèlement, sans se rencontrer... » D'autre part, elle parvient, dans son étude récente sur *Sénèque et les théories littéraires* (*R. É. L.*, t. XXXII, 1954, p. 250 et suiv.), à nous donner des idées plus justes sur le style de Sénèque, grâce à une interprétation approfondie de la théorie littéraire.

au *De Thucydide* de Denys d'Halicarnasse, qui s'était établi à Rome en 30 av. J.-C. environ, c'est-à-dire cinq ans après la mort de Salluste et treize après celle de Cicéron. Dans ce passage, c. 50, Denys parle de « certains rhéteurs (σοφισταί) bien connus » qui n'admettent pas qu'on suive l'exemple de Thucydide pour le style oratoire, mais bien pour le style historique. Denys, étant lui-même un atticiste « orthodoxe », ne l'admet ni dans l'un ni dans l'autre cas. L'auteur qu'il cite, et qui est peut-être Cécilius[1], admet bien que l'historiographe prenne exemple sur Thucydide ; il est donc moins strict que Denys, tout en restant plus orthodoxe que les orateurs que Cicéron avait appelés « *Thucydidii* » dans son *Brutus*. Bref, nous constatons que le problème de l'imitation de Thucydide était très actuel à l'époque de Salluste et que la solution proposée dans les différents milieux atticistes était fort différente.

En outre, il semble aussi qu'il y ait eu divergence quant à la forme de cette imitation de Thucydide. Citons d'abord le passage de Denys dont il est question ici : ... Τοῖς δὲ τὰς ἱστορικὰς πραγματείας. ἐκφέρουσιν, αἷς μεγαλοπρεπείας τε δεῖ καὶ σεμνολογίας καὶ καταπλήξεως, παντὸς μάλιστα προσήκει ταύτην ἀσκεῖν τὴν φράσιν τὴν γλωττηματικήν τε καὶ ἀπηρχαιωμένην καὶ τροπικὴν καὶ ἐξηλλαγμένην τῶν ἐν ἔθει σχημάτων ἐπὶ τὸ ξένον καὶ περιττόν (*De Thuc.* c. 50). Quels ont été les rapports de ce « thucydidisme » avec le style historique de Salluste? Varron a parlé de la *seria et severa oratio* de Salluste (Aulu-Gelle, *N. A.* 17, 18), c'est-à-dire de sa σεμνολογία, qui contrastait si péniblement avec ses faits et gestes. Et Asinius Pollion racontait, selon Suétone (*De gramm.* 10, 1), que le philologue Ateius faisait collection pour Salluste de *antiqua verba et figuras* (φράσιν ἀπηρχαιωμένην). Suétone ajoute qu'en réalité Ateius donnait des avis stylistiques à Pollion et qu'il lui conseillait *ut noto civilique* (comp. γλωττηματικήν) *et proprio* (comp. τροπικήν) *sermone utatur vitetque quam maxime obscuritatem Sallusti et audaciam in translationibus.* Cette critique correspond presque mot pour mot au thucydidisme de l'auteur de Denys ; aussi avons-nous le droit de considérer Salluste comme le représentant par excellence de ce courant[2].

Il faut relever encore tout particulièrement les mots μεγαλοπρέπεια et κατάπληξις que nous pouvons interpréter comme une concep-

1. Cf. Nassal, *Asthetisch-rhetorische Beziehungen zwischen Dionysios von Halicarnassos und Cicero* (thèse Tübingen, 1910), p. 105.

2. C'est ce qu'avancent en passant Scheller, *op. cit.*, p. 62, et Norden, *op. cit.*, p. 201.

tion plus moderne de l'austère σεμνότης de Thucydide. Pour Denys, Thucydide est un représentant typique de l'ὕψος, comme il s'ensuit du *De Dem.* c. 1 : ἡ μὲν γὰρ (Θουκιδίδου λέξις) καταπλήξασθαι δύναται τὴν διάνοιαν... καὶ εἰς πάθος προαγαγεῖν, — comparé avec *De Lys.* c. 13 : ὑψηλὴ δὲ καὶ μεγαλοπρεπὴς οὐκ ἔστιν ἡ Ανσίου λέξις οὐδὲ καταπληκτικὴ... οὐδ'... ἐν τοῖς πάθεσιν ἰσχυρὰ...[1]. Cécilius, qui avait composé un écrit περὶ ὕψους (*De subl.* c. 1), était donc d'avis que le ὕψος thucydidien convenait excellemment au style historique (tout comme *De subl.* c. 14)[2]. Nous voyons donc ici se former dans les milieux atticistes « libéraux » un thucydidisme « moderne » qui a été mis en pratique par Salluste. Soulignons que ce n'est pas la priorité de la théorie ou de la pratique qui importe ici. Si les théoriciens ont écrit leurs dissertations seulement après la publication de l'ouvrage de Salluste, ils ne font évidemment que répéter le processus des idées chez Salluste lui-même, processus qui a dû précéder la rédaction et qui a dû avoir un caractère extrêmement conscient. Ainsi ces théoriciens nous rendent sensible l'atmosphère littéraire qui a permis la genèse de l'ouvrage.

Ce thucydidisme « moderne » est-il analogue à l'imitation de Thucydide dont parle Cicéron? Dans l'*Orator* 32, paru trois ans avant les débuts de Salluste, il est question d'un *novum inauditumque genus* qui se réclame de Thucydide : *Huius tamen nemo neque verborum neque sententiarum gravitatem imitatur, sed cum mutila quaedam et hiantia locuti sunt, quae vel sine magistro facere potuerunt, germanos se putant Thucydidas.* Nous apprenons ici à connaître un primitivisme qui voit en Thucydide son maître, mais qui renonce précisément à la *gravitas*, à la σεμνότης et à la μεγαλοπρέπεια de l'historien grec. Ce trait caractéristique fait penser au style d'Asi-

1. Cf. J. D. Meerwaldt, *Studia ad generum dicendi historiam pertinentia I* (thèse Amsterdam, 1920), p. 36 et suiv.

Il est à remarquer que la notion de πάθος manque dans le passage cité par Denys dans *De Thuc.* c. 50. Or, nous savons par *De Subl.* c. 8, 2, que Cécilius n'avait pas considéré le πάθος comme aspect facultatif du ὕψος, mais qu'il avait confondu ces deux notions. Ceci confirme que l'auteur cité par Denys est bien lui.

2. Il est curieux qu'on retrouve de termes semblables (p. ex. ἔκπληξις) dans la critique que fait Polybe des historiens « péripatéticiens », qui pourtant ont si peu de commun avec Thucydide. Deux études récentes et fort approfondies sur le *Bellum Iugurthinum* arrivent de nouveau à la conclusion que Salluste a subi l'influence de ces historiens (K. Büchner, *Der Aufbau von Sallusts Bellum Jugurthinum, Hermes*, Einzelschr. 9, 1953 ; K. Vretzka, *Studien zu Sallusts Bellum Jugurthinum*, Österr. Ak. d. Wiss., 1955). Nous rattacherions plutôt Salluste entièrement à la conception « moderne » (et anachroniste !) de Thucydide.

nius Pollion, tel que l'a défini Sénèque, *Ep.* 100, 7 : *salebrosa et exiliens et ubi minime expectas relictura.* M. J. André souligne dans son intéressante étude *La vie et l'œuvre d'Asinius Pollion* (1949), p. 108, l'emploi typique que fait cet auteur de l'hyperbate, et rattache le fait à son imitation de Thucydide. Salluste, par contre, évite manifestement l'hyperbate. Pollion s'oppose, lui, à l'emploi d'archaïsmes « spectaculaires[1] » chez Salluste : *nimia priscorum verborum affectatio* (Suét., *De gramm.* 10, 1). Et lorsque, à son tour, Quintilien reproche à Pollion le coloris archaïque de sa langue (*I. O.* 10, 1, 113 : *a nitore et iucunditate Ciceronis ita longe abest ut videri possit saeculo prior*), nous devons bien constater, en citant M. André, que « l'archaïsme de Salluste est un fait de vocabulaire, celui de Pollion porte beaucoup plus sur l'agencement de la phrase et la place des mots » (p. 88). Nous retrouvons un contraste de même nature dans l'emploi que font Pollion et Salluste des *verba propria* et des *verba translata.* On peut évoquer ici, chez Aulu-Gelle, une critique en apparence futile de Pollion concernant l'emploi « tropique » que Salluste fait du mot *transgressus* pour la traversée du détroit de Gibraltar. Pollion trouve cet emploi *minus proprie et considerate* : il aurait dû employer *transfretatio*, car *transgressus est a pedum gradu appellatum* (*N. A.* 10, 26).

Pollion n'est donc certainement pas un admirateur du thucydidisme moderniste de Salluste. Il a lui-même plutôt opté pour ce courant « primitiviste » que Cicéron avait condamné dans l'*Orator.* Leur point commun, c'est la *diligentia*, qui est un trait si caractéristique de l'atticisme. Quintilien parle de la *summa diligentia adeo ut quibusdam etiam nimia videatur* chez Pollion (*I. O.* 10, 1, 113), et il dit de Salluste que *sane manifestus est ex ipso opere labor* (*I. O.* 10, 3, 8). Mais Pollion pousse aussi loin que possible les vertus typiquement atticistes de *latinitas* et de *perspicuitas* et, soucieux d'éviter toute expression « artistique », il a pris pour devise : *male eveniat verbis nisi rem sequantur*[2]. Par contre, le thucydidisme dramatique,

1. Cf. Hor., *Epist.* 2, 2, 116-117 : *speciosa vocabula rerum, quae priscis memorata Catonibus...*

2. D'après les *Scholia Crucquiana ad Hor. A. P.* 311. C'est une variation significative sur le mot de Caton l'Ancien : *rem tene, verba sequentur* (p. 80 J.), ce qui transforme la *neglegentia antiqua* en *diligentia attica.* Comparez aussi Sén., *Tr. An.* 1, 14 : *in studiis puto mehercules melius esse res ipsas intueri et harum causa loqui, ceterum verba rebus permittere, ut qua duxerint, hac inelaborata sequatur oratio.* Sénèque revient donc, en théorie, au principe catonien.

imagé et archaïque de Salluste passe toutes les bornes de l'atticisme orthodoxe ; c'est ce dont Denys d'Halicarnasse s'est fort bien rendu compte. On pourrait presque dire que l'atticisme de Salluste commence à se teinter de traits asianistes.

Que le thucydidisme ait fini par dominer l'atticisme, c'est ce que prouve un passage bien connu, cité par Suétone, d'une lettre d'Octavien à Antoine : *Tuque dubitas Cimberne Annius an Veranius Flaccus imitandi sint tibi, ita ut verbis quae Crispus Sallustius excerpsit ex Originibus Catonis utaris, an potius Asiaticorum oratorum inanis sententiis volubilitas*[1] *in nostrum sermonem transferenda*? Annius Cimber, cité ici comme un adepte du même courant que Salluste, a été préteur en 43 av. J.-C., l'année de la mort de Cicéron et des débuts de Salluste. C'est de lui qu'il est question dans le second *Catalepton*, qui provient probablement de milieux néotériques où l'on sympathisait avec l'atticisme (Calvus, Asinius Pollion) : *Corinthiorum amator iste verborum, / iste iste rhetor (namque quatenus totus Thucydides, tyrannus Atticae febris)*[2]... Ce sont les mots *Atticae febris* qui sont surprenants ici. Si nous ne nous trompons, ces mots sont un oxymoron que l'auteur emploie à dessein ; l'idéal de la *sanitas* est atticiste, par opposition à ce « morbide et fol asianisme ». Seulement les nouveaux atticistes, avec leur « thucydidisme » et leurs archaïsmes « spectaculaires » (*Corinthia verba*) sont atteints — *mirabile dictu* ! — d'une fièvre proprement attique.

Nous pouvons maintenant distinguer les différentes phases de l'atticisme : l'atticisme pur, qui prenait surtout exemple sur Lysias et qui existait à Rome depuis environ 60 (Calidius, Calvus, Brutus)[3] ; un atticisme « primitiviste », qui prend exemple sur Thucydide, mais qui ne le suit que dans ce qu'il a de « primitif » et qui, selon l'*Orator* 32, n'a été lancé que peu de temps avant 46 (Asinius Pollion) ; et finalement un atticisme « moderniste » et haut en couleurs qui prend également exemple sur Thucydide, mais qui accepte sa σεμνότης, sa μεγαλοπρέπεια et sa κατάπληξις, se servant à cet effet principalement d'archaïsmes (en ce cas de catonismes) et

1. C'est-à-dire le second asianisme dont il est question dans le *Brutus* 325 ; cf. la critique à l'adresse de Mécène dans Sén., *Ep.* 114.

2. Sur les origines de l'atticisme, qui ne nous concernent pas ici, voir l'étude de Desmouliez sur *La polémique de Cicéron et des atticistes*, *R. É. L.*, t. XXX, 1952, p. 168 et suiv.

3. A propos de cette épigramme en général, voir R. E. M. Westendorp Boerma, *P. Vergili Maronis Catalepton I* (thèse Groningue, 1949), p. 18 et suiv.

d'une langue farcie de tropes. Ce troisième atticisme a dû naître seulement après 46, année de la parution de l'*Orator* (comp. 32, cité p. 199), et probablement même pendant les années qui suivent la mort de Cicéron ; les représentants les plus connus en sont Salluste, Annius Cimber, et ce « *Sallustianus* » L. Arruntius, consul en 22 av. J.-C., dont les excès sont ridiculisés par Sénèque dans sa 114e épître[1]. En peu de temps ce fut le principal courant atticiste, malgré l'opposition des atticistes plus othodoxes.

Cet état de choses explique encore une autre difficulté. Tandis que nous apprenons à connaître, par les publications de Cicéron de l'année 46, certains atticistes qui imitent Thucydide, un autre passage du *Brutus* démontre qu'à ce moment il n'était pas encore question d'un emploi systématique d'archaïsmes. Car c'est à tort que Norden déclare que le par. 63 du *Brutus* prouve qu'en 46 Caton servait déjà de modèle aux atticistes (*Die antike Kunstprosa*, p. 358 et suiv.). Dans les par. 64 et suiv., Cicéron loue lui-même, et de façon fort exagérée, le style de Caton : « Pourquoi admire-t-on Lysias et Thucydide et Philiste (thucydidien grec), tandis que personne ne lit Caton? *Hi ipsi qui in Graecis antiquitate delectantur eaque subtilitate quam Atticam appellant, hanc in Catone ne noverunt quidem.* » Il n'y a qu'une seule conclusion possible : thucydidisme et catonisme ne se combinent pas encore à cette époque, mais Cicéron prévoit en quelque sorte cette alliance et la présente aux atticistes comme l'inévitable conséquence de leur attitude[2].

Cicéron parle-t-il sérieusement lorsqu'il loue ainsi le style de Caton? Dans les par. 293 et suiv., son interlocuteur revient à ces éloges et n'y voit que *bella ironia*. Là-dessus Cicéron répond que, dans un certain sens, il avait bien été sérieux : vu l'époque où il travaillait, Caton ayait un beau style, tout comme d'ailleurs les auteurs « préclassiques » grecs Lysias et Thucydide. Mais, pourrions-nous ajouter, ils ne sont ni l'un ni les autres l'exemple qu'il convient d'imiter, et il est aussi déplacé de proposer comme tel

1. Il parle de son emploi archaïque de *facere* (*bellum*, etc.) et de son abus de tropes comme « *hiemavit tempestas* ».

A ces trois courants néo-attiques, nous pourrions ajouter l'atticisme prétendu de Cicéron lui-même, qui trouve ses modèles dans Démosthène et Isocrate. Mais, aux yeux des atticistes orthodoxes, il dépasse nettement les bornes de l'atticisme, jusqu'au point de se rendre coupable d'une *redundantia asiatica*.

2. Cf. M.-R. Marache, *La critique littéraire de langue latine et le développement du goût archaïsant au IIe siècle de notre ère* (Rennes, 1952), p. 25.

Lysias et Thucydide (ce que font les atticistes) que Caton (ce que personne ne fait).

C'est donc une fois de plus une interprétation fonctionnelle qui nous fait comprendre un jugement littéraire, en apparence absurde, de Cicéron, et qui nous permet de voir clair dans la situation littéraire de 46 av. J.-C.[1].

Nous ne pouvons maintenant passer sous silence les objections suivantes qu'on pourrait formuler contre nos conclusions au sujet de l'emploi d'archaïsmes dans la prose littéraire latine avant Salluste. Vers l'an 50, déjà Cicéron, dans le *De oratore*, discute l'emploi d'archaïsmes. En premier lieu, il s'agit là de rusticismes (cf. J. Marouzeau, *Quelques aspects de la formation du latin littéraire*, 1949, p. 10 et suiv.), qui sont une manifestation de cette tendance antiartistique si caractéristique de l'esprit romain : *rustica vox et agrestis quosdam delectat, quo magis antiquitatem... eorum sermo retinere videatur* (*De or.* 3, 42, dans la rubrique *latine dicere*). Plus importants pour nous que ces rusticismes sont les archaïsmes artistiques dont Cicéron ne parle que plus tard sous la rubrique *ornate dicere* : *Inusitata sunt prisca fere ac vetustate ab usu cotidiani sermonis iam diu intermissa, quae sunt poetarum licentiae liberiora quam nostrae; sed tamen raro habet etiam in oratione poeticum aliquod verbum dignitatem. Neque enim illud fugerim dicere, ut Caelius « qua tempestate Poenus in Italiam venit... »*. M. Ed. Fraenkel s'est servi de ce passage pour démontrer que l'emploi d'archaïsmes était caractéristique de l'historiographie latine dès le IIe siècle av. J.-C. (*J. R. St.* 41, 1951, p. 192-194). Il attribue le fragment cité par Cicéron à l'historien L. Coelius Antipater. H. Peter (*H. R. R.* I, p. CCXXXVI) l'avait attribué à l'orateur C. Caelius Caldus, car il semble plus naturel que Cicéron allègue le témoignage d'un orateur pour l'emploi oratoire d'archaïsmes. Mais, bien que Caelius Caldus soit déjà nommé sous le nom de C. Caelius dans le *De or.* 1, 117, Caelius (sans prénom ni surnom) est identifié avec l'historien par le contenu du fragment aussi clairement que dans le *De divin.* 1, 48 : *Hannibalem*

1. Mon argumentation a de curieuses conséquences pour les *Epistulae ad Caesarem senem*, qui nous sont parvenues sous le nom de Salluste (cf. M. Chouet, *Les lettres de Salluste à César*, Paris, 1950). La plus ancienne, qui remonterait à environ 50 av. J.-C., nous montre déjà un emploi très poussé d'archaïsmes « spectaculaires » (p. ex. 2, 12, 7 : *invisier*). Serait-ce un argument péremptoire contre l'authenticité de ces lettres, du moins de la première, la seconde étant à peu près de la même époque que le *Brutus*? *Viderint alii...*

Caelius scribit... C'est donc à bon droit que M. Fraenkel donne à *oratione* le sens général de « prose ». Mais ceci n'implique point que nous puissions partager les conclusions de M. Fraenkel au sujet d'une historiographie archaïsante. Tout d'abord Cicéron ne permet qu'un emploi sporadique (*raro*). Puis il cite comme exemple un fragment d'un historien lui-même archaïque, qui, en outre, se sert du mot dans un sens affectif (voir H. Heusch, *Das Archaische in der Sprache Catulls*, Bonn, 1954, p. 52). Le fait que Cicéron lui-même, qui permet expressément à l'orateur (152 *orator adferat*) l'emploi de *tempestas* « temps » (*neque enim illud fugerim dicere*), s'en sert uniquement dans un endroit où il traduit un fragment de Callisthène (*Div.* 1, 74), s'explique donc plutôt par le style de cet historien péripatéticien grec que par une tradition dans l'historiographie romaine. Je ne prétends point que les historiens romains avant Salluste n'aient pas pratiqué l'archaïsme ; je remarque seulement que l'emploi spectaculaire que nous constatons chez Salluste n'était pas la simple suite d'une tradition de l'historiographie romaine. Sinon, les anciens n'auraient pas si souvent blâmé ou loué cet emploi (Suét., *De gramm.* 10 et 15 ; Quint., *I. O.* 8, 3, 29 ; Fronto, *Ep. ad M. Caes.* 4, 3, 2).

On ne saurait étudier l'histoire littéraire de l'Antiquité comme science historique qu'en consultant et qu'en interprétant sans cesse les sources contemporaines de la critique littéraire. L'exemple génial de Eduard Norden n'a pas toujours été suffisamment compris, et ses erreurs inévitables ou ses généralisations ont même fait naître des doutes quant à l'utilité de ce genre de recherches. C'est une opinion qu'on entend souvent avancer que la chose essentielle, ce n'est pas la théorie littéraire, forgée par des doctrinaires, mais la pratique littéraire, telle qu'on la trouve chez les grands écrivains. On oublie alors trois choses : d'abord que tout travail littéraire suppose une situation littéraire bien définie, quels que soient leurs rapports ; ensuite que, dans l'Antiquité, la langue littéraire était quelque chose de beaucoup plus artificiel et plus consciemment (donc théoriquement) élaboré, que ce n'est le cas, d'ordinaire, dans les temps modernes ; enfin, que dans la langue d'un auteur ancien il y a beaucoup d'éléments dont le théoricien du temps pouvait juger mille fois mieux qu'un savant moderne. Qu'il nous soit permis, afin d'illustrer ceci, de citer un aspect fort discuté du style de Salluste : ses poétismes.

Nous avons vu que les archaïsmes de Salluste étaient la conséquence de son imitation de la φράσις ἀπηρχαιωμένη de Thucydide, telle qu'elle avait été mise en évidence par l'interprétation « moderne » de son époque. Denys d'Halicarnasse parle aussi de la τροπικὴ φράσις de Thucydide, sentie comme poétique, mais il s'oppose à une poétisation trop prononcée de la prose historique (*De Thuc.* c. 51, οὔτε παντάπασιν ποιητικήν). Nous retrouvons exactement les mêmes idées chez Cicéron qui, jusqu'à deux reprises, met l'historiographie immédiatement à côté de la rhétorique épidéictique, poétique et tropique. Quant à Salluste, la question est compliquée par la fréquente identité des archaïsmes et des poétismes. Norden déclare de façon apodictique : « Poetische Wörter hat er gemieden » (*op. cit.*, p. 202, n. 3), et sur ce point il a en général été suivi[1]. Il n'y a que E. Skard qui ait essayé de faire remonter en partie les archaïsmes de Salluste, non pas à Caton, mais à Ennius, et donc de les interpréter comme des poétismes (*Ennius und Sallustius*, Norske Vid. Ak., Oslo, 1933). Dans son compte rendu de cette étude (*Gnomon*, 1935, p. 312-316), M. Dahlmann a combattu cette thèse et est revenu par conséquent à la *communis opinio*. Il faut dire qu'en grande partie les arguments de M. Skard manquent de bien-fondé parce qu'il n'a pas utilisé les *testimonia* de la critique littéraire ancienne. C'est ce que lui reproche aussi M. Dahlmann, en rappelant qu'il y est souvent question de catonismes chez Salluste, jamais d'ennianismes. Par contre, nous voudrions faire remarquer un élément très nettement poétique et dont il est, en fait, question dans ces *testimonia*, c'est son *audacia in translationibus*, qui choquait Pollion, tout comme la τροπικὴ φράσις de Thucydide choquait Denys d'Halicarnasse. C'est donc dans l'emploi figuré des mots, bien plus que dans les mots eux-mêmes, que nous devrons chercher le caractère poétique de la langue de Salluste. La phrase surprenante de Quintilien prouve que nous sommes sur la bonne voie : *Est enim (historia) proxima poetis et quodammodo carmen solutum* (*I. O.*, 10, 1, 31) ; nous ne devons pas oublier ici que, selon l'avis de Quintilien, Salluste était l'historien romain par excellence, qu'il était même *historiae maior auctor* que Tite-Live (*I. O.* 2, 5, 19).

1. P. ex. par W. Kroll, *Die Sprache Sallusts*, *Glotta* 15, 1927, p. 280 et suiv.

4. — *Tite-Live. Conclusion.*

Où faut-il situer Tite-Live, le troisième grand historien des années qui suivent la mort de Cicéron? La célèbre observation de Pollion sur sa *patavinitas*, par conséquent son manque de *latinitas*, à quelque égard que ce soit[1], est évidemment bien de lui. Mais Tite-Live avait à son tour des observations à faire sur le style de Salluste. Dans les *Controv.* 9, 1, 13, Sénèque le Rhéteur cite une *sententia* de Thucydide et admire la version qu'en donne Salluste (*Or. Phil.* 25), qui arrive à l'emporter sur Thucydide en *brevitas*. Mais, dit-il ensuite, Tite-Live a été si injuste *ut hanc sententiam et tamquam translatam et tamquam corruptam dum transfertur obiceret Sallustio.* Nous espérons ne pas forcer l'interprétation lorsque nous voyons en ces paroles une critique du thucydidisme de Salluste et de la forme qu'il revêt. C'est peut-être du même écrit rhétorique de Tite-Live que provient une citation dans les *Controv.* 9, 2, 26 à propos d'orateurs *qui verba antiqua et) sordida consectantur et orationis obscuritatem severitatem putant.* Bien qu'il ne s'agisse pas d'une critique directe à l'adresse de Salluste, ce passage nous fait comprendre à quel point Sénèque avait horreur de la *obscura brevitas* et des archaïsmes de Salluste[2]. Quintilien oppose la *lactea ubertas* de Tite-Live à la *brevitas sallustiana* et, tout comme il compare Salluste à Thucydide, il assimile Tite-Live à Hérodote (*I. O.* 10, 1, 32), chez qui, comme Quintilien dit ailleurs, *omnia leniter fluunt* (*I. O.* 9, 4, 18). Cette caractérisation fait penser au jugement de

1. L'hypothèse la plus récente de M. J. André (*op. cit.*, p. 89 et suiv.) est fort séduisante ; il suppose qu'il s'agirait uniquement d'une prononciation incorrecte de l'orateur, et que cette observation ne concernerait donc pas le style historique.

2. Il faut remarquer ici *sordida*, c'est-à-dire des « vulgarismes », un élément qui est au fond diamétralement opposé à *antiqua;* cf., p. ex., Quint., *I. O.* 8, 3, 24 : *antiquitas... sanctiorem... faciunt orationem;* Sén., *Ep.* 114, 13 : *multi ex alieno saeculo petunt verba... quidam contra dum nihil nisi tritum et usitatum volunt, in sordes incidunt; utrumque diverso genere corruptum est.* On serait presque tenté d'émender le texte corrompu de Sénèque le Rhéteur d'une autre façon et de considérer *sordida* comme une glose : *antiqua* [*sordida*]. Mais, d'autre part, nous avons constaté que, dans la lettre citée plus haut (p. 194), Pline parle de *humilia, sordida, ex medio petita,* comme des éléments du style historique. Bien qu'actuellement nous ne souscrivions plus du tout à la thèse de Wölfflin qui parlait du « vulgären Demokratenlatein » de Salluste (*Philol.* 34, 1875, p. 137 et suiv.), Kroll (qui a réfuté cette thèse dans *Glotta* 15, 1927) tient lui aussi compte, par-ci par-là, de « colloquialismes ». Le style de Salluste est extrêmement compliqué et par là ressemble aussi à celui de son modèle Thucydide dont Norden dit : « neben dem Schroffsten und Formlosesten (steht), oft unvermittelt, das Glatteste und Verkünsteltste » (*op. cit.*, p. 98).

Cicéron : *sine ullis salebris quasi sedatus amnis fluit* (*Or.* 39). Nous retrouvons donc ici l'idéal de Cicéron de la *tracta et fluens oratio*, la ὕπτια καὶ ὑπαγωγικὴ φράσις de Denys, dont l'historiographie de Tite-Live est la réalisation[1].

Cicéron avait voulu retracer l'histoire de sa propre époque. Tite-Live fait commencer son ouvrage aux siècles les plus lointains, cherchant dans un passé légendaire une évasion *a conspectu malorum,... tantisper certe dum prisca illa tota mente repeto,... omnis expers curae.* On croirait entendre une réponse à la plainte de Cicéron, sur qui cette *cura* avait pesé jusqu'à la fin de sa vie (cf. ci-dessus, p. 106). Et lorsque Tite-Live, après des années de travail et d'études, en arrive à l'histoire des guerres civiles, il peut se permettre d'observer la *veritas* sans plus de risque que d'être appelé par Auguste — et uniquement par plaisanterie — un *Pompeianus ;* dès lors, cette époque a perdu toute actualité politique.

L'attitude de Pollion envers son sujet est tout autre. Ce froid intellectualiste n'a aucun mal à prendre le recul nécessaire pour parler de son sujet, les guerres civiles, pas plus qu'il n'en a eu en 39 à se retirer de la vie politique. Et ce faisant, il ne craint pas les dangers contre lesquels Horace le met en garde : ... *periculosae plenum opus aleae / tractas et incedis per ignes / suppositos cineri dolosos* (*Od.* 2, 1, 6-8, probablement écrite peu après 35).

L'attitude de Salluste est encore entièrement différente. Parce qu'il était déçu dans l'idée qu'il s'était faite de lui-même, parce que sa carrière politique avait pris une fin subite par la mort de son protecteur César, le véritable but de sa vie sera l'historiographie, qui pourra donner un sens à ses loisirs prématurés et lui procurer une « immortalité romaine[2] » : *Mihi a spe metu partibus rei*

1. Cela nous mènerait trop loin de soutenir ici ce point de vue traditionnel contre M. Rambaud (*op. cit.*, p. 121 et suiv.). D'ailleurs, ce qui nous importe, c'est le style historique, non pas la méthode historique. Nous voudrions nous borner à remarquer qu'on ne saurait se servir des passages historiques du *De republica*, qui est un ouvrage de théorie politique, pour les opposer à la première décade de Tite-Live.

M. Carcopino va, lui aussi, trop loin, lorsqu'il parle de la « tiédeur » de Tite-Live à l'égard de Cicéron (*Les secrets de la correspondance de Cicéron*, I, p. 34 et suiv.). Surtout, on ne saurait conclure de *Per.* 103 : *M. Cicero... quod indemnatos cives necavisset* (subj.) *in exilium missus est*, qu'il aurait considéré son exil comme justifié — tout au contraire !

Ce qui est absolument certain, c'est que Cicéron orateur restait pour lui le véritable modèle (Quint., *I. O.* 10, 1, 39). D'une façon analogue, les idées de Cicéron sur l'historiographie l'ont guidé dans la formation de son propre style historique.

2. Cf. mes études sur *Sallusts Prologe und seine Auffassung von der Historiographie*, *Mnemosyne*, 1954, p. 323 et suiv. ; 1955, p. 38 et suiv.

publicae animus liber erat, écrit-il déjà en 43 av. J.-C. (*Cat.* 4, 2) ; en effet, il n'avait rien à perdre et tout à gagner. Conformément à la *prima lex historiae* (c. 4, 3 *quam verissume potero*), il écrira tout d'abord sur la conjuration de Catilina, dont tout le monde parlait de nouveau à ce moment, à cause de la publication, sans aucun doute sensationnelle, des ἀνέκδοτα *De consiliis suis* de Cicéron (cf. Büchner dans *Real-Enz.* VII A 1, c. 1267 et suiv.). La thèse de Schwartz (*Hermes*, 1897, p. 563 et suiv.), qui prétendait que Salluste, en écrivant sa monographie, avait eu une tendance uniquement anticicéronienne et procésarienne, a depuis longtemps été abandonnée [1]. Mais il est néanmoins surprenant de constater que Salluste commence sa carrière comme historien en définissant nettement sa position vis-à-vis de Cicéron politicien et historiographe : il nie expressément la participation de César à la conjuration (c. 49). Dans le même temps, il reste aussi loin que possible de l'idéal cicéronien du style historique.

Que la *gravitas* romaine ait retrouvé sa véritable nature dans la σεμνότης de Thucydide, on peut dire que cela a été l'œuvre de Salluste [2]. Ses écrits ont été appréciés aussi bien par les rhéteurs « modernes » du début de l'empire, qui admiraient sa *brevitas* et sa façon tropique de s'exprimer, que par des écrivains classicistes comme Quintilien et Pline le jeune (*Ep.* 5, 8) : son style historique est devenu celui de l'avenir. Un grand nombre d'auteurs ont essayé de l'imiter (cf. Sén., *Ep.* 114, 17 ; Quint., *I. O.* 10, 2, 17). Mais ce n'est que dans Tacite qu'il trouvera un successeur de la même force et du même génie que lui. Tacite d'ailleurs a avoué lui-même sa dette envers lui en chantant les louanges du *rerum Romanarum florentissimus auctor*.

A. D. LEEMAN.

1. Cf. ma *Bibliography of Sallust* (Leiden, 1952), nos 253 et suiv.
2. Cf. A. Ernout, *Salluste*, éd. Budé, 1946, Introd., p. 27.